

Épreuve orale anticipée de français

Classe de 1^{ère} L

Lectures complémentaires

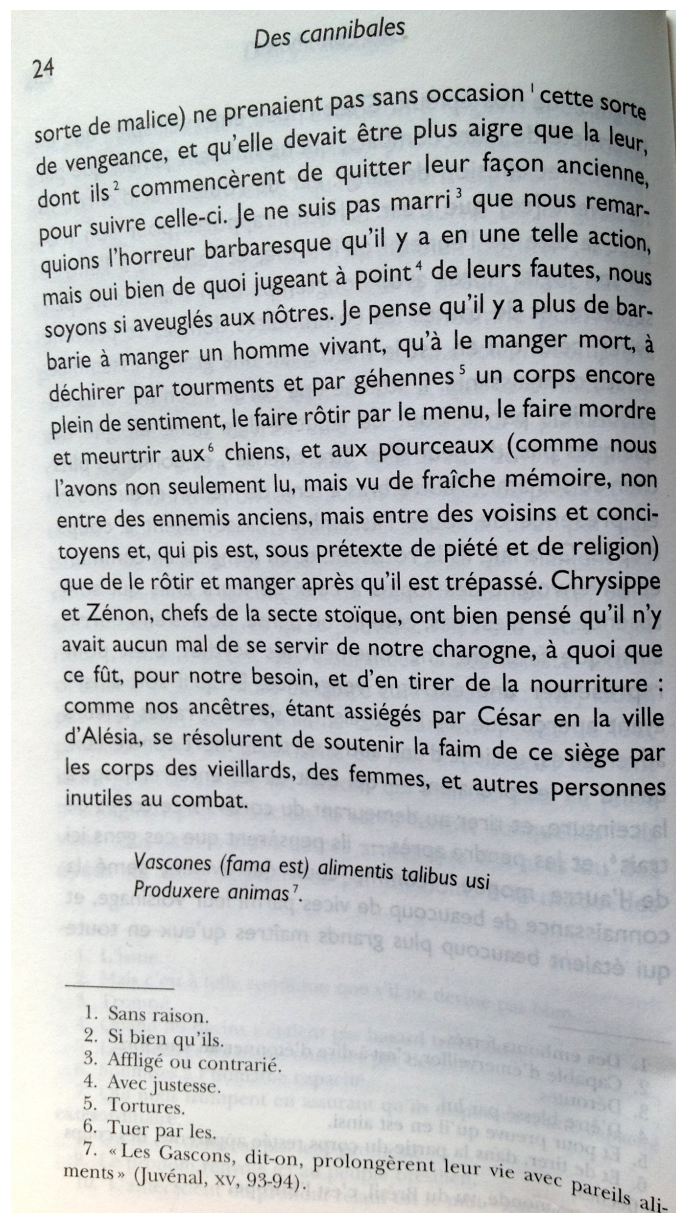
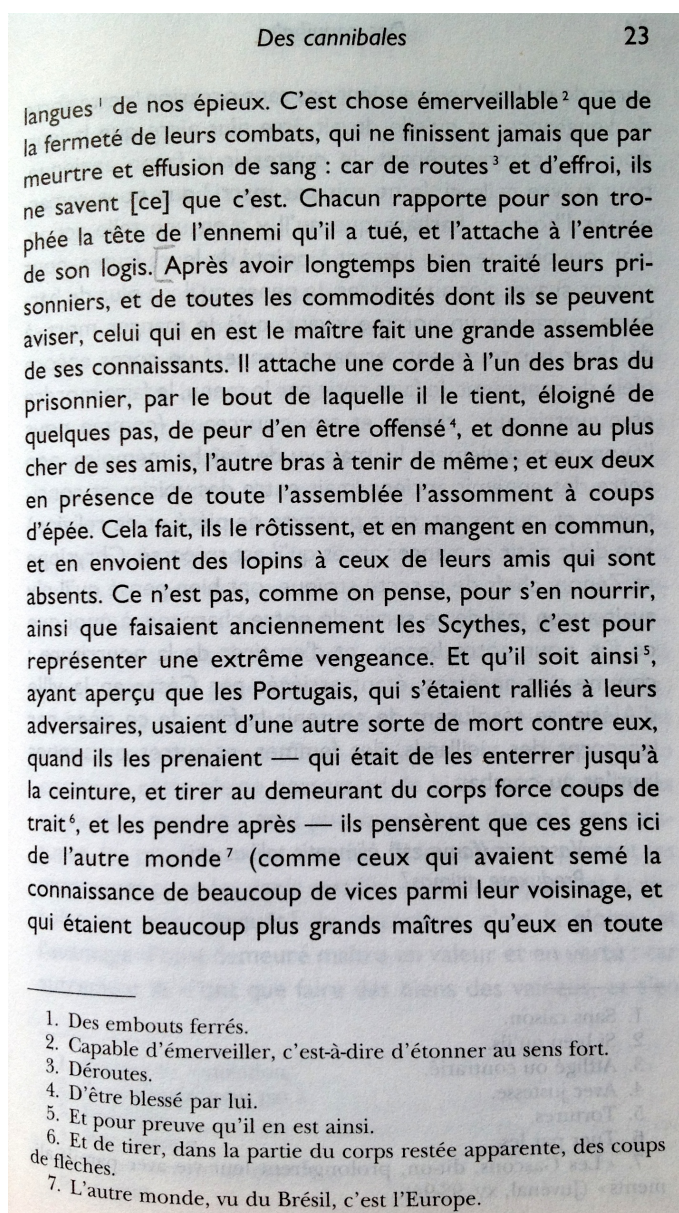
Séquence V

Montaigne

et le rituel des Cannibales

Ce texte se trouve aux pages 23 et 24 de votre édition (Folio plus classiques) ; il commence à « Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers » et s'achève à le rôtir et manger après qu'il est trépassé ». Il fait partie des lectures complémentaires.

Montaigne peint ici le rituel anthropophage d'une manière singulière.



« Barbarie » ou folie individuelle ? Vingt siècles avant Montaigne, Hérodote¹ s'interroge.

TEXTE 2

Dans le livre III de son *Enquête*, Hérodote évoque longuement la personnalité du roi perse Cambyse. Ce passage qui correspond aux chapitres 37 et 38 de ce livre constitue la conclusion de la partie consacrée à Cambyse.

Ce portrait d'un souverain « barbare » nous permettra de voir la façon dont Hérodote se représente un étranger et un ennemi des Grecs.

**Tant chacun juge ses propres coutumes supérieures
à toutes les autres**

XXXVII

La folie fit commettre à Cambyse bien d'autres excès encore envers les Perses comme envers ses alliés : pendant son séjour à Memphis il fit ouvrir des sépultures anciennes et examina les corps qu'elles contenaient. Il pénétra aussi dans le temple d'Héphaïstos et se gaussa fort de la statue du dieu : elle ressemble beaucoup en effet aux *patèques*, ces images que les Phéniciens promènent sur les mers à la proue de leurs vaisseaux ; pour en donner une idée à qui n'en a jamais vu, je dirai qu'elles représentent un pygmée. Cambyse pénétra encore dans le temple des Cabires, où le prêtre seul a le droit d'entrer ; il fit même brûler leurs statues, avec maintes railleries. — Ces statues ressemblent aussi à celle d'Héphaïstos, dont les Cabires sont, dit-on, les fils.

XXXVIII

En définitive, il me semble absolument évident que ce roi fut complètement fou ; sinon, il ne se serait pas permis de railler les choses que la piété ou la coutume commandent de respecter. En effet, que l'on propose à tous les hommes de choisir, entre les coutumes qui existent, celles qui sont les plus belles et chacun désignera celles de son pays — tant chacun juge ses propres coutumes supérieures à toutes les autres. Il n'est donc pas normal, pour tout autre qu'un fou du moins, de tourner en dérision les choses de ce genre. — Tous les hommes sont convaincus de l'excellence de leurs coutumes, en voici une preuve entre bien d'autres : au temps où Darius régnait, il fit un jour venir les Grecs qui se trouvaient dans son palais et leur demanda à quel prix ils consentiraient à manger, à sa mort, le corps de leur père : ils répondirent tous qu'ils ne le feraient jamais, à aucun prix. Darius fit ensuite venir les Indiens qu'on appelle Callaties, qui, eux,

mangent leurs parents ; devant les Grecs (qui suivaient l'entretien grâce à un interprète), il leur demanda à quel prix ils se résoudre-³⁰raient à brûler sur un bûcher le corps de leur père : les Indiens poussèrent des hauts cris et le prièrent instamment de ne pas tenir de propos sacrilèges. Voilà bien la force de la coutume, et Pindare a raison, à mon avis, de la nommer dans ses vers « la reine du monde ».

ELEMENTS POUR L'ETUDE DU TEXTE 2

Idée directrice

Tout au long de son *Enquête*, Hérodote propose une réflexion sur l'opposition des Grecs et des Barbares. Ce passage pose un problème essentiel : le comportement de Cambyse est-il typique d'un Barbare, donc d'ordre collectif, ou est-il seulement le propre d'un individu aberrant ?

Eclaircissements

- 1. 1 : *Cambyse II* : roi de Perse, fils et successeur de Cyrus II le Grand. Régna de 530 à 522 av. J.-C., et conquiert l'Égypte.
- 1. 3 : *Memphis* : ville d'Égypte, capitale de l'Ancien Empire.
- 1. 4 : *Héphaïstos* : dieu du panthéon grec qui est associé aux forces souterraines et au travail du fer. Les Romains l'appelleront Vulcain. Il était assimilé au dieu égyptien Ptah, adoré sous la forme d'un nain aux jambes torses.
- 1. 6 : *Patèques* : image de proue, sculptée, des vaisseaux phéniciens. Il s'agit probablement d'un mot phénicien.
- 1. 9 : *Pygmées* : petits hommes situés en Libye et dont Hérodote parle à plusieurs reprises.
- 1. 12 : *Cabires* : peuple originaire du nord de la Grèce (Thrace) et du nord de l'Asie mineure (Phrygie). Les Cabires passaient pour être les descendants d'Héphaïstos et, comme lui, contrefaits (le dieu boitait). Le premier emploi du mot, dans le texte (l. 9), semble désigner la caste des orfèvres égyptiens qui étaient souvent des nains.
- 1. 23 : *Darius* : Darius I^{er}, roi de Perse (l'Iran actuel) de 522 à 486 av. J.-C. ; reconstruisit l'unité de l'empire perse, soumit la Thrace mais fut vaincu par les Grecs en 490 av. J.-C. à Marathon.
- 1. 27 : *Callaties* : peuple de l'Orient qui passait pour manger de la viande crue.
- 1. 33 : *Pindare* : poète lyrique grec (518-438 av. J.-C.) qui a célébré dans ses poèmes les vainqueurs des jeux que les Grecs organisaient régulièrement (jeux olympiques, néméens, etc.). La tenue de ces jeux était l'occasion pour les Grecs des différentes cités qui y participaient de prendre conscience de l'unité de leur civilisation et de renforcer ce que l'on a appelé le « panhellénisme ».

¹ Hérodote (Ve siècle avant J.-C.) est considéré comme le père de l'Histoire. *Cet extrait provient de Montaigne et le mythe du bon Sauvage de Bernard Muralis, éditions Bordas.*

De la dénonciation de l'esclavage au chant de la Négritude

Charles-Louis de Secondat, baron de Montesquieu, De l'esprit des lois, chapitre V, « De l'esclavage des Nègres », 1750

Montesquieu (1689-1755) a considérablement influencé la pensée des Lumières. Outre les Lettres persanes, roman épistolaire paru anonymement en 1721, on lui doit De l'esprit des lois, essai qui promeut notamment la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Dans le chapitre V, Montesquieu dénonce la pratique de l'esclavage.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'idée que Dieu, qui est un être très sage ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir,

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

Voltaire, Candide ou l'Optimisme, chapitre XIX, « Ce qui leur arriva à Surinam... », 1759

Le héros naïf de Voltaire, Candide, voyage en Amérique du Sud avec son valet, Cacambo. Dans ce chapitre, qui contribue à la critique de l'optimisme, les deux personnages rencontrent un nègre aux portes de Surinam, ville appartenant aux Hollandais. En donnant la parole à cet esclave estropié, Voltaire en fait son porte-voix.

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre¹ étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? - J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. - Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? - Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

- O Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. - Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo.

- Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal ». Et il versait des larmes en regardant son nègre ; et en pleurant, il entra dans Surinam.

¹ Le mot nègre n'est pas encore connoté péjorativement au XVIII^e siècle.

Aimé Césaire, Discours sur la Négritude, 1987

Ce discours a été prononcé à l'Université internationale de Floride. La terme de « Négritude » a été créé dans les années 30 pour dénoncer le colonialisme et revaloriser la culture d'origine africaine.

Pour en venir au thème même de cette conférence, je ne blesserai personne en vous disant que j'avoue ne pas aimer tous les jours le mot Négritude même si c'est moi, avec la complicité de quelques autres, qui ai contribué à l'inventer et à le lancer. Mais j'ai beau ne pas l'idolâtrer, en vous voyant tous ici réunis et venus de pays si divers, je me confirme qu'il correspond à une évidente réalité et, en tout cas, à un besoin qu'il faut croire profond.

Quelle est-elle, cette réalité ?

[...] Elle est sursaut, et sursaut de dignité.

Elle est refus, je veux dire refus de l'oppression.

Elle est combat, c'est-à-dire combat contre l'inégalité.

Elle est aussi révolte [...] contre ce que j'appellerai le réductionnisme européen.

Je veux parler de ce système de pensée ou plutôt de l'instinctive tendance d'une civilisation éminente et prestigieuse à abuser de son prestige même pour faire le vide autour d'elle en ramenant abusivement la notion d'universel, chère à Léopold Sédar Senghor, à ses propres dimensions, autrement dit, à penser l'universel à partir de ses seuls postulats et à travers ses catégories propres. On voit et on n'a que trop vu les conséquences que cela entraîne : couper l'homme de lui-même, couper l'homme de ses racines, couper l'homme de l'univers, couper l'homme de l'humain, et l'isoler en définitive, dans un orgueil suicidaire sinon dans une forme rationnelle et scientifique de la barbarie.

Mais, me direz-vous, une révolte qui n'est que révolte ne constitue pas autre chose qu'une impasse historique. Si la Négritude n'a pas été une impasse, c'est qu'elle menait autre part. Où nous menait-elle ? Elle nous menait à nous-mêmes. Et de fait, c'était, après une longue frustration, c'était la saisie par nous-mêmes de notre passé et, à travers la poésie, à travers l'imaginaire, à travers le roman, à travers les œuvres d'art, la fulguration intermittente de notre possible devenir.

[...]

Littérature, dira-t-on ?

Spéculation intellectuelle ?

Sans aucun doute. Mais ni la littérature, ni la spéculation intellectuelle ne sont innocentes ou inoffensives.

Et de fait, quand je pense aux indépendances africaines des années 1960, quand je pense à cet élan de foi et d'espérance qui a soulevé, à l'époque, tout un continent, c'est vrai, je pense à la Négritude, car je pense que la Négritude a joué son rôle, et un rôle peut-être capital, puisque cela a été un rôle de ferment ou de catalyseur.

Léopold Sédar Senghor, « Femme noire », Chants d'ombre, 1945

Homme d'État et poète sénégalais, Léopold Sédar Senghor (1906-2001) a été le premier président de la République du Sénégal (de 1960 à 1980) et le premier Africain à siéger à l'Académie française. Ami d'Aimé Césaire, il a livré sa propre définition de la Négritude : « La Négritude est la simple reconnaissance du fait d'être noir, et l'acceptation de ce fait, de notre destin de Noir, de notre histoire et de notre culture. » Cette vision anime une poésie qui renouvelle le lyrisme pour retrouver et célébrer les traditions originelles des Africains.

Femme noire

Femme nue, femme noire

Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté

J'ai grandi à ton ombre; la douceur de tes mains bandait mes yeux

Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,

Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné

Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle

Femme nue, femme obscure

Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche

Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est

Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur

Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée

Femme noire, femme obscure

Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali

Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau.

Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or rongent ta peau qui se moire

A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel

Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.

Léopold Sédar Senghor, « Poème liminaire »,
Hosties noires, 1948

Texte 2 Léopold Sédar SENGHOR, *Hosties noires* (1948)

Léopold Sédar Senghor (1906-2001) associe volontiers poésie et prière dans le recueil *Hosties noires*. Le premier poème (« Poème liminaire ») rappelle son expérience de soldat de l'armée coloniale, mobilisé en 1939.

1. Léon-Gontran Damas (1912-1978) est un poète guyanais, co-fondateur du concept de négritude avec Césaire et Senghor.

2. Militaires de l'armée coloniale qui ont payé un lourd tribut sur les champs de bataille français.

3. Marque de cacao.

4. Bateaux.

5. Étoffe brillante.

6. Longue robe.

À L.-G. Damas¹

Vous Tirailleurs Sénégalais², mes frères noirs à la main chaude sous la glace et la mort
Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang ?

Je ne laisserai pas la parole aux ministres, et pas aux généraux
Je ne laisserai pas – non ! – les louanges de mépris vous enterrer furtivement.

5 Vous n'êtes pas des pauvres³ aux poches vides sans honneur
Mais je déchirerai les rires *banania*³ sur tous les murs de France.

Car les poètes chantaient les fleurs artificielles des nuits de Montparnasse
Ils chantaient la nonchalance des chalands⁴ sur les canaux de moire⁵ et de simarre⁶
Ils chantaient le désespoir distingué des poètes tuberculeux

10 Car les poètes chantaient les rêves des clochards sous l'élégance des ponts blancs
Car les poètes chantaient les héros, et votre rire n'était pas sérieux, votre peau
noire pas classique.

Ah ! ne dites pas que je n'aime pas la France – je ne suis pas la France, je le sais –
Je sais que ce peuple de feu, chaque fois qu'il a libéré ses mains

15 A écrit la fraternité sur la première page de ses monuments
Qu'il a distribué la faim de l'esprit comme de la liberté
À tous les peuples de la terre conviés solennellement au festin catholique.

Ah ! ne suis-je pas assez divisé ? Et pourquoi cette bombe
Dans le jardin si patiemment gagné sur les épines de la brousse ?

20 Pourquoi cette bombe sur la maison édiflée pierre à pierre ?

Pardonne-moi, Sira-Badral⁷, pardonne étoile du Sud de mon sang
Pardonne à ton petit-neveu s'il a lancé sa lance pour les seize sons du sorong⁸
Notre noblesse nouvelle est non de dominer notre peuple, mais d'être son rythme
et son cœur

25 Non de paître les terres, mais comme le grain de millet⁹ de pourrir dans la terre
Non d'être la tête du peuple, mais bien sa bouche et sa trompette.

Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang
Vous Tirailleurs Sénégalais, mes frères noirs à la main chaude, couchés sous la
glace et la mort ?


Paris, avril 1940.

In *Œuvre poétique*, © Seuil.

7. Princesse du XIV^e siècle qui a fondé un royaume.

8. Instrument de musique.

9. Petit grain de céréales tropicales des zones sèches.

 <p>Les Fracs Bourgeois - La Salle Frères des Écoles Chrétiennes</p>	<h1>Examen blanc de français n°2</h1>
Date : Lundi 11 avril 2016	Durée de l'épreuve : 4h
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 1L
Matériel autorisé : Aucun	
<p>Consignes particulières :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Sur la première copie, laissez la première page vierge, hormis les informations d'usage. • Soignez la présentation comme si vous étiez au Bac. • Conservez le sujet avec vous. <p>Bon courage pour ce dernier devoir sur table de l'année !</p>	

Objet d'étude

La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVI^e siècle à nos jours.

Corpus

Texte A - Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, « Des Coches », Livre III, chapitre 6, 1588.

Texte B - Henri Michaux, *Un barbare en Asie*, 1933.

Texte C - Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, 1934.

Texte D - Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, 1950.

Question de synthèse sur le corpus (4 points)

Comment ces textes rendent-ils compte de la rencontre des cultures ?

Travail d'écriture au choix (16 points)

Commentaire au choix

Vous commenterez, au choix, le texte de Montaigne (A) ou celui d'Aimé Césaire (D).

Dissertation au choix

Sujet 1 : Comment la littérature peut-elle remettre en question nos certitudes ?

Sujet 2 : En quoi la littérature est-elle un moyen privilégié de nous faire réfléchir aux réalités culturelles ?

Invention

Vous êtes chargé de prononcer un discours devant une assemblée de lycéens, au sein d'un établissement scolaire, lors d'une journée consacrée à la citoyenneté. Rédigez-le en cherchant à mobiliser votre auditoire contre l'une des dérives de la société actuelle, en vous inspirant notamment du discours d'Aimé Césaire.

Texte A - Montaigne, Essais, « Des Coches », Livre III, chapitre 6, 1588.

Dans le chapitre intitulé « Des Coches », Montaigne revient sur la conquête du Mexique par les Espagnols.

1 Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sibylles¹, et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'à cette heure ?) non moins grand, plein, et membru² que lui : toutefois si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron³, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice⁴. [...]

5 Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si⁵ ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité⁶. La plupart de leurs réponses, et des négociations faites avec eux, témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. L'épouvantable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits, et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formées⁷ en or ; comme, en son cabinet⁸, tous les animaux qui naissaient en son état⁹ et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages, en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie. Mais quant à la dévotion, observance dès lois, bonté, libéralité¹⁰, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes.

15 Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim, et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux
20 exemples anciens que nous ayons aux mémoires de notre monde par-deçà¹¹. Car, pour ceux qui les ont subjugués, qu'ils ôtent les ruses et batelages¹² de quoi ils se sont servis à les piper¹³, et le juste étonnement qu'apportait à ces nations-là de voir arriver si inopinément des gens barbus, divers en langage, religion, en forme et en contenance¹⁴, d'un endroit du monde si éloigné et où ils n'avaient jamais su qu'il y eût habitation quelconque, montés sur des grands monstres inconnus, contre ceux qui n'avaient
25 non seulement jamais vu de cheval, mais bête quelconque duite¹⁵ à porter et soutenir homme ni autre charge ; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme tranchante et resplendissante, contre ceux qui, pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière par où tout à loisir ils sussent percer notre acier ; ajoutez-y les foudres et tonnerres de nos pièces et arquebuses, capables de troubler César même, qui
30 l'en eût surpris¹⁶ autant inexpérimenté, et à cette heure, contre des peuples nus, si ce n'est où l'invention était arrivée de quelque tissu de coton, sans autres armes pour le plus que d'arcs, pierres, bâtons et boucliers de bois ; des peuples surpris, sous couleur d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues: ôtez, dis-je, aux conquérants cette disparité, vous leur ôtez toute l'occasion de tant de victoires.

1. Prêtresses d'Apollon qui prédisaient l'avenir.

2. Peuplé.

3. Auprès de sa mère.

4. La terre.

5. Pourtant

6. Volonté de pardonner.

7. Sculptées. Il s'agit des jardins du roi inca Huayana Capac qui régna au Pérou à la fin du xve siècle.

8. Cabinet de curiosités.

9. État.

10. Générosité.

11. De ce côté-ci de l'océan.

12. Ruses dignes de bateleurs.

13. Tromper.

14. Façon de se comporter.

15. Dressée. Allusion à l'étonnement des Indiens devant les chevaux, souligné par tous les témoignages.

16. Qui l'aurait surpris. Allusion à l'ignorance des Indiens de la métallurgie et de l'artillerie.

Texte B - Henri Michaux, Un barbare en Asie, 1933

Dans Un barbare en Asie, le poète Henri Michaux, admirateur des cultures indiennes, livre notamment une description de ses voyages en Inde, à travers un personnage fictif de barbare européen.

1 Là où ses besoins finissent, l'Européen se repose, mais l'Hindou n'a pas de besoins. Il fait un repas aussi bien que trois, un jour il mange à midi, le lendemain à sept heures; il dort quand ça se trouve et où il se trouve, sur une couverture posée sur le sol.

 En fait de misères et de dénuement on ne l'étonnera jamais.

5 Il faut voir les hôtels qu'il y a chez eux. Diogène faisait l'original parce qu'il habitait un tonneau.

 Bon! mais jamais il ne songea à le louer à une famille, ou à des voyageurs de Smyrne, ou à le partager avec des amis.

10 Eh bien! dans un hôtel indien, on vous donne une chambre où il y a place seulement pour une paire de pantoufles. Un chien qu'on y logerait étoufferait. Mais l'Hindou n'étouffe pas. Il s'arrange avec le volume d'air qu'on lui donne.

 Le confort le dérange. Il lui est hostile. Si le peuple qui l'a conquis n'était pas un peuple aussi fermé que l'anglais, l'Hindou l'aurait rendu honteux de son confort.

 En fait de souffrance on n'étonne pas davantage l'Hindou.

15 Un aveugle pauvre en Europe excite déjà une compassion notable. Aux Indes, qu'il ne compte pas sur sa cécité pour émouvoir. Non, qu'il ajoute à sa cécité, des genoux broyés, un bras coupé, ou tout au moins la main, et qu'elle soit sanguinolente autant que possible, puis une jambe de moins et le nez rongé, cela va de soi. Un peu de danse de Saint-Guy dans ce qui reste, alors peut-être il pourra se présenter utilement. On comprendra que sa situation
20 laisse à désirer, et qu'un petit sou lui fera plaisir. Mais ce n'est pas sûr. Ces spectacles sont tellement ordinaires, tellement nombreux. Il y a des maigreurs telles qu'on se demande si elles viennent de l'homme ou si elles ne viennent pas du squelette.

Texte C - Michel Leiris, L'Afrique fantôme, 1934

Ethnologue, écrivain, poète, Michel Leiris a participé à la mission ethnographique « Dakar Djibouti » de 1931 à 1933, traversant le continent africain d'est en ouest. L'Afrique fantôme constitue le journal de bord personnel tenu au cours de cette mission.

1 30 mars 1932

[...] Grand examen de conscience : j'aurai beau faire, je ne serai jamais un aventurier ; le voyage que nous effectuons n'a été jusqu'à présent, en somme, qu'un voyage de touristes et ne semble pas près de changer [...]. Tout ce que j'ai fait depuis des mois se réduirait-il à avoir échangé une attitude littéraire contre une attitude scientifique, ce qui, humainement, ne vaut pas mieux ? Romprai-je jamais définitivement avec les jeux intellectuels et les artifices du discours ? Toutes questions que je me pose, sans grand espoir - ni grande envie, peut-être, - de m'innocenter... Je suis repris, une fois de plus, par ce malaise des centres, que j'ai fortement ressenti à Yaoundé.

10 31 mars 1932

[...] J'ai engraisé. J'éprouve une ignoble sensation de pléthore. Moi qui comptais rentrer d'Afrique avec l'allure d'un de ces beaux corsaires ravagés. La vie que nous menons est on ne peut plus plate et bourgeoise. Le travail, pas essentiellement différent d'un travail d'usine, de cabinet ou de bureau. Pourquoi l'enquête ethnographique m'a-t-elle fait penser souvent à un interrogatoire de police ? On ne s'approche pas tellement des hommes en s'approchant de leurs coutumes. Ils restent, après comme avant l'enquête, obstinément fermés. Puis-je me flatter, par exemple, de savoir ce que pensait Ambara, qui était pourtant mon ami ? Je n'ai jamais couché avec une femme noire. Que je suis donc resté Européen ! [...]

20 4 avril 1932

Travaillé, depuis hier, à rédiger un projet de « Préface » pour la publication éventuelle de ces notes. Thèse : c'est par la subjectivité (portée à son paroxysme) qu'on touche à l'objectivité. Plus simplement : écrivant subjectivement j'augmente la valeur de mon témoignage, en montrant qu'à chaque instant je sais à quoi m'en tenir sur ma valeur comme témoin. [...]

Texte D - Aimé Césaire, Discours sur le colonialisme, 1950

Aimé Césaire est né en Martinique et a étudié à Paris avant de devenir député et maire de Fort-de-France. Il a longtemps promu la culture d'origine africaine, notamment avec son recueil de poèmes Cahier d'un retour au pays natal (1935) et à travers la notion de « Négritude », dont il est un des fondateurs.

1 Je vois bien ce que la colonisation a détruit : les admirables civilisations indiennes et que ni Deterding, ni Royal Dutch, ni Standard Oil ne me consoleront jamais des Aztèques et des Incas.

Je vois bien celles — condamnées à terme — dans lesquelles elle a introduit un principe de ruine : Océanie, Nigéria, Nyassaland. Je vois moins bien ce qu'elle a apporté.

5 Sécurité ? Culture ? Juridisme ? En attendant, je regarde et je vois, partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt et, en parodie de la formation culturelle, la fabrication hâtive de quelques milliers de fonctionnaires subalternes, de boys, d'artisans, d'employés de commerce et d'interprètes nécessaires à la bonne marche des affaires.

J'ai parlé de contact.

10 Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées, des masses avilies.

Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production.

15 À mon tour de poser une équation : colonisation = chosification.

J'entends la tempête. On me parle de progrès, de « réalisations », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées.

20 On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer.

Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse.

25 Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme. [...]

On m'en donne plein la vue de tonnage de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés.

30 Moi, je parle d'économies naturelles, d'économies harmonieuses et viables, d'économies à la mesure de l'homme indigène désorganisées, de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles de produits, de rafles de matières premières.

On se targue d'abus supprimés.

35 Moi aussi, je parle d'abus, mais pour dire qu'aux anciens - très réels - on en a superposé d'autres - très détestables. On me parle de tyrans locaux mis à la raison ; mais je constate qu'en général ils font très bon ménage avec les nouveaux et que, de ceux-ci aux anciens et vice-versa, il s'est établi, au détriment des peuples, un circuit de bons services et de complicité.

On me parle de civilisation, je parle de prolétarisation et de mystification.

Pour ma part, je fais l'apologie systématique des civilisations para-européennes.

40 Chaque jour qui passe, chaque déni de justice, chaque matraquage policier, chaque réclamation ouvrière noyée dans le sang, chaque scandale étouffé, chaque expédition punitive, chaque car de C.R.S., chaque policier et chaque milicien nous fait sentir le prix de nos vieilles sociétés.

C'étaient des sociétés communautaires, jamais de tous pour quelques-uns.

C'étaient des sociétés pas seulement anté-capitalistes, comme on l'a dit, mais aussi anti-capitalistes.

C'étaient des sociétés démocratiques, toujours.

45 C'étaient des sociétés coopératives, des sociétés fraternelles.

Je fais l'apologie systématique des sociétés détruites par l'impérialisme.